

UNE AMERTUME
EMPOISONNÉE



Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH éditions -2020
7, rue Clément Ader
56880 Ploëren
www.blh-editions.com

BRUNO L'HER

UNE AMERTUME
EMPOISONNÉE



Prologue

Il n'est pas toujours nécessaire d'être policier ou gendarme pour, parfois, s'interroger sur la condition humaine. Il est pourtant certaines questions que tout enquêteur, un jour ou l'autre, se pose face à un criminel.

Quelle est cette étincelle qui transforme tel ou tel individu en criminel ? De quoi est faite cette fraction de seconde qui fait basculer la vie d'un homme ou d'une femme dans le crime et, par voie de conséquence, celle de sa victime et de ses proches dans le cauchemar et le malheur ?

Certains prétendent que la folie, la jalousie, la vengeance ou encore la passion étaient au rendez-vous !... D'autres vous diront qu'il s'agissait certainement d'un vice déjà présent bien avant le coup mortel !... Pour d'autres, moins nombreux, il ne s'agissait de rien d'autre que de courage, car donner la mort n'est pas chose aisée !

Mais rares sont ceux qui comprennent que, dans l'esprit de l'assassin qui leur fait face, il s'agissait tout bonnement d'un simple et juste rétablissement des choses...

À la lecture de ces quelques pages, qui pourriez-vous être ?

1

Sous le regard atterré du commandant de Police Logan Malverne, les mains du gendarme Anselin Garnéro tremblaient. Elles tenaient fermement un papier à lettres de belle qualité. À ce stade de l'enquête, inutile de décrire ce qu'était l'effroi, tant cela se lisait dans les yeux des deux hommes.

Lorsqu'il eut fini de lire la terrible confession de son auteur, Anselin Garnéro releva lentement la tête et resta immobile, incapable de produire le moindre geste, d'émettre la moindre parole.

Face à lui, tout aussi sidérés et abasourdis, se tenaient Logan Malverne et son fidèle bras droit, le lieutenant Varlatte. Ils l'avaient déjà lue. La lettre était arrivée le matin même au commissariat. Elle se trouvait parmi tant d'autres, anonyme dans l'impressionnant empilement du courrier. Rien n'avait laissé présager son inestimable valeur. Elle renfermait pourtant la clé, le moyen de comprendre le terrible désastre.

Telle la lumière salvatrice d'un phare par gros temps, le texte manuscrit propulsait, enfin, policiers et gendarmes sur la voie de la vérité. Chaque mot lu, les avait projetés dans un passé proche... terriblement proche. Depuis combien de temps étaient-ils sur cette

enquête déjà ? Une semaine ? Quinze jours ? Non !...
Trois jours ! Seulement, trois tout petits jours !

Anselin n'osa pas regarder le commandant de Police Malverne dans les yeux. Désormais, lui aussi savait. Il connaissait maintenant les raisons de tout ce gâchis. Il allait enfin pouvoir faire son deuil.

Le gendarme frissonna. Le visage d'ange d'un enfant lui revint violemment en mémoire. Il s'en souvenait comme si tout cela ne s'était seulement produit que la veille. L'affaire avait éclaté le samedi. Il ferma les yeux pour chasser toute cette angoisse, tous ces morts !... Au lieu de cela, toute l'enquête défila instantanément dans son esprit...

*

— Vas-y, mon chéri ! Pose tes sacs ici et va mettre la table ! Je vais chercher les autres affaires dans le coffre de la voiture !

— D'accord, m'man !

Tendrement, Martine Person regarda furtivement son fils. Elle se surprit à penser que, malgré son divorce difficile, elle avait quand même beaucoup de chance. À huit ans, Matthias semblait avoir accepté la situation. Si, au moins, Laurent, son ex, pouvait se montrer plus raisonnable et intelligent, tout serait tellement mieux.

C'était sans compter sur son obstination. Il l'avait constamment harcelée. D'abord au téléphone, puis, n'y tenant plus, il avait fini par venir de plus en plus souvent jusque chez elle. À chaque fois, c'était le même discours :

— Tu sais très bien qu'on est faits pour vivre ensemble ! Pourquoi ne veux-tu pas réessayer notre

vie commune ? Ce sera mieux pour le petit ! J'ai changé !

Dès lors qu'elle refusait, il se mettait dans une rage noire. Le ton montait, les insultes pleuvaient, les menaces se faisaient de plus en plus précises... Elle se souvenait de sa dernière rencontre. Pour une fois, il était resté calme. C'est d'ailleurs ce qui l'avait le plus inquiétée ! Que lui avait-il dit déjà ? Ah, oui ! :

— Tant que tu refuseras de revenir avec moi, je t'empoisonnerai la vie autant que tu empoisonnes la mienne !

Le frisson qui lui parcourut le corps en repensant à tout cela lui fit reprendre contact avec la réalité. Elle se retrouva devant le coffre de sa voiture sans se souvenir avoir descendu les escaliers du petit immeuble qu'elle occupait. Son appartement se situait au deuxième étage d'un petit complexe immobilier. Implanté à l'extérieur de la ville, celui-ci ne manquait d'ailleurs pas de charme. Par chance, elle avait rencontré le propriétaire dans la boulangerie de son quartier au moment même où il apposait une petite affichette : À louer Appartement T2 dans petite résidence au calme, libre de suite...

Tout lui avait convenu, le loyer, la superficie, la localisation... L'affaire avait été aussitôt conclue et elle y avait emménagé dès la semaine suivante. Les premiers jours avaient été les plus heureux de Martine et Matthias. Puis, les appels téléphoniques de Laurent avaient commencé. C'en fut fini de la tranquillité.

Avec force, Martine Person claqua le coffre de sa vieille voiture et regagna son petit nid douillet où Matthias finissait de mettre la table.

— Voilà, mon chéri ! Tout est là. Avant de manger, nous allons ranger tout cela. On va commencer par le frais. Tiens, voici la viande ! Tu la mets tout en haut du réfrigérateur. Le beurre, tu le mets dans la portière avec le fromage. Quant à ces yaourts, tu n'as qu'à les mettre sur l'étagère du milieu.

— Dis voir, m'man ? Elles sont où mes mousses au chocolat ? demanda inquiet le petit Matthias.

— Oh non, mon petit chou ! On a oublié d'en prendre ! Zut ! Tu veux que je retourne en acheter ?

— Non, maman. Ce n'est pas grave. Je prendrai un de tes yaourts nature !

— Mais !... Tu ne les aimes pas ! Tu n'en as jamais voulu !

— Eh bien, aujourd'hui j'ai envie de changer ! Mais, à une condition !...

— Laquelle ?

— Je mettrai plein de sucre dedans.

— D'accord, Matthias. Marché conclu !

Ils s'entendaient bien ces deux-là ! Il n'y avait qu'à voir les étincelles qui brillaient dans leurs yeux pour y lire tout l'amour qu'ils véhiculaient. Quelle tristesse de voir ce divorce pénible entacher cette vie souriante.

Alors que Martine et son fils allaient se mettre à table, le carillon de la porte d'entrée se mit à retentir. Surprise, la jeune femme regarda sa montre. Midi trente-cinq.

— Qui cela peut-il bien être ?

— C'est peut-être papa... Je vais voir ! lança le petit garçon.

— Non ! Attends...

Trop tard ! Rapide comme l'éclair l'enfant s'était rué vers la porte d'entrée et, déjà, Martine l'entendit s'ouvrir.

— Salut, mon bonhomme ! Comment vas-tu ?

— Ça va, papa ! Mais qu'est-ce que tu fais là ? C'est le week-end prochain que je vais chez toi !

— Je sais mon grand ! Mais c'est ta mère que je suis venu voir ! déclara Laurent Costa.

— Tu n'as pas emmené Bandit ?

— Non, mon garçon. Tu sais que c'est un très vieux chien et qu'il ne va pas très bien ces temps-ci ! Tu le verras le week-end prochain ! D'accord ?

— Oui, papa, répondit simplement le petit Matthias.

De son côté, Martine Person, qui entendait toute la conversation, s'était pris le visage dans les mains.

— Il ne nous laissera donc jamais tranquilles... se dit-elle intérieurement, des picotements plein les yeux. Une envie irrésistible de pleurer la prit soudainement. Ses nerfs commençaient à lâcher.

Au même moment, Laurent Costa apparut dans l'encadrement de la porte. Martine avait toujours les mains sur le visage.

— Bonjour Martine !

— Bonjour... répondit-elle péniblement.

— Vous alliez manger ?

— Oui. Et tu nous déranges !

— Une chose est sûre ! Je ne t'empêche pas de cuisiner ! C'est tout ce que le petit va manger ce midi ?

En effet, dans chaque assiette trônait une tranche de jambon recouverte d'une quantité impressionnante de chips.

— Et alors ! De quoi je me mêle ?

— Je te ferais remarquer que, tous les mois, je paye ma pension alimentaire de trois-cents euros pour Matthias. Je pense qu'avec cela, tu pourrais le faire mieux manger !

— C'est comme cela tous les samedis midi ! rétorqua Martine Person. Matthias finit l'école à onze heures trente et nous allons faire les courses dans la foulée ! Nous avons instauré le système pique-nique tous les samedis midi. Le soir, on mange beaucoup mieux ! Et puis, d'abord, je n'ai aucun compte à te rendre !

— Justement si ! Je n'ai peut-être qu'un droit de visite sur Matthias, mais je n'en ai pas, pour autant, perdu mon droit parental. Et à ce sujet, j'en suis autant responsable que toi. La façon dont il est éduqué me regarde tout autant que toi ! J'ai donc le droit de te dire que je n'aime pas ces repas quelque peu légers. À son âge, Matthias doit mieux manger !

S'arrêtant brusquement de parler, Laurent Costa se dirigea directement vers le réfrigérateur. Puis, il reprit :

— Si ça se trouve, tu me mènes en bateau et ton frigo est vide !

Joignant le geste à la parole, il ouvrit brutalement la porte du réfrigérateur et s'arrêta net devant l'amoncellement impressionnant de victuailles. Tout en vérifiant le contenu, il grommelait plus qu'autre chose. Il écarta même certaines denrées afin de voir ce qu'il y avait derrière. Cela eut le don de faire exploser Martine.

— Tu es rassuré ou alors contrarié à l'idée que mon réfrigérateur soit plein ?! Et maintenant, ça

suffit ! Tu vas immédiatement quitter mon appartement où je dépose une plainte contre toi pour harcèlement !

— Oh !... Du calme. Ne monte pas sur tes grands chevaux ! C'est bon, je m'en vais ! Mais tu ne m'ôteras pas de l'idée que ce n'est pas comme ça que l'on nourrit un garçon de huit ans !

— Papa ! Arrête ! Moi, ça me plaît de faire un pique-nique le samedi midi ! Et puis, comme ça, il y a moins de vaisselle !

— Ha ! Ha ! Ha ! Toi, au moins tu ne perds ton sens de l'humour, mon gaillard ! Ce n'est pas comme ta mère !...

— Laisse maman tranquille, papa ! Pourquoi t'es méchant avec elle ?

— Mais non, mon gaillard ! Je ne suis pas méchant avec ta mère ! C'est juste que l'on s'aime un peu trop ! Et toi aussi je t'aime, mon fils !

— Moi, je ne t'aime plus, Laurent ! Tu devrais le savoir ! martela Martine avec franchise. Alors, mets-toi bien cela dans le crâne une bonne fois pour toutes !

Pour Laurent Costa, ces paroles étaient violentes, blessantes, amères. Un coup de poignard en plein cœur ne lui aurait pas été moins douloureux.

— Mais qu'est-ce que je t'ai fait, bon sang ?!

— Il est trop tard pour te poser cette question ! Et maintenant, sors d'ici, tout de suite !

— Très bien, je m'en vais ! Tant pis pour toi, Martine ! Si tu avais accepté que je reste, j'aurais tout fait pour que tu vives heureuse. Maintenant, je ne te garantis plus rien !

Sans attendre de réponse, Laurent Costa tourna le dos et s'engouffra dans le couloir. Quelques instants

plus tard, la porte d'entrée claqua, rendant silencieux le petit appartement. Matthias rompit le silence.

— Pourquoi vous vous êtes séparés ?

— Tu sais, les adultes c'est compliqué. Parfois, ils s'aiment et puis ils finissent par se rendre compte qu'ils se sont trompés. Mais, ce qui est vrai pour l'un, ne l'est pas forcément pour l'autre. C'est pour cela que certains adultes réagissent parfois très mal aux séparations.

— Ça veut dire que toi tu n'aimes plus papa mais que, lui, il t'aime toujours ?

— Oui, Matthias. C'est cela. Mais, je ne peux plus vivre avec ton papa parce que rien ne serait vrai et ce n'est pas bien de mentir !

— C'est pour ça que vous vous disputiez souvent ?

— Oui. Ton papa n'a jamais voulu comprendre que nous ne pouvions plus vivre ensemble parce que ce n'était pas sain pour toi. Oh, mon chéri... je suis tellement triste... pour toi... J'aurais aimé que tu aies toujours un papa à la maison !... finit par dire Martine en éclatant en sanglots.

— Ne pleure pas, maman. Ce n'est pas grave ! Et puis, c'est plutôt cool ! J'ai deux chambres et dès que je veux quelque chose, que ce soit toi ou papa, vous faites tout pour que je l'obtienne ! Je dois dire que j'en profite un peu...

Martine Person plongea son regard dans celui de son fils. Elle y détecta suffisamment d'espièglerie et d'intelligence pour se persuader qu'il supportait très bien cette séparation. Cela la rassura et elle finit par saisir Matthias par les aisselles. Elle se mit à le chatouiller vigoureusement. Les éclats de rire

fusèrent en tous sens. La joie d'être ensemble reprit le pas.

— Bien ! Et si nous mangions ! Même s'il n'y a pas grand-chose dans nos assiettes, on ne va quand même pas se laisser abattre ! Allez, Matthias à table !

*

Pour la énième fois en ce samedi du début décembre, le téléphone se mit à sonner. Mélanie regrettait l'achat de ce combiné. La sonnerie était tout simplement horrible.

Debout devant la fenêtre, elle laissait son esprit vagabonder en contemplant les quelques badauds emmitouflés dans leurs épais manteaux. Signe du froid qui régnait au-dehors, une expiration brumeuse rythmait chacun de leurs pas. La rue, qui n'avait rien à envier aux façades d'immeubles incolores, était aussi grise que le ciel. À l'évocation des basses températures extérieures, Mélanie frissonna.

— Qui cela va-t-il être cette fois-ci ? marmonna-t-elle avec agacement.

— Allô, Mélanie Flamant à l'appareil ! s'annonça-t-elle.

— Bonjour mademoiselle ! Ici, monsieur Thorignon, du restaurant «La Baie du Golfe». Comment allez-vous ? répondit une voix joviale.

— Oh, bonjour, monsieur Thorignon. Je vais bien, merci ! Il y a un problème ?

— Non, non, pas du tout, je vous rassure ! Je voulais juste vous informer que la mairie a accepté que notre établissement ferme à deux heures du matin au lieu d'une heure, le soir de votre mariage. Le bal pourra donc se poursuivre plus tard !

— Ah, parfait ! Il est vrai que mon futur mari et moi-même trouvions qu'une heure du matin était un peu prématurée pour un bal de noces !

— Je ne vous le fais pas dire ! Sinon, j'ai un petit doute en ce qui concerne la première entrée. Qu'aviez-vous choisi ? Les coquilles Saint Jacques ou la salade de pétoncles ?

— Ah !... Maintenant que vous me posez la question, vous créez le doute dans mon esprit. Il me semble qu'il s'agit des coquilles Saint Jacques. Mon futur mari s'en souviendra peut-être plus assurément mais il n'est pas encore rentré de son travail. Je vous rap... Ah, attendez ! Je l'entends qui rentre à l'instant ! Deux petites secondes, s'il vous plaît !... Anselin ?... Anselin ?... Tu veux venir un instant au téléphone ? C'est le restaurant La Baie du Golfe !... Ne quittez pas, je vous le passe !...

— Oui... Allô ? Anselin Garnéro à l'appareil !

— Bonjour, monsieur Garnéro... Je voulais juste avoir une confirmation quant à la première entrée de votre menu...

— De la coquille Saint Jacques, monsieur Thorignon !... De la coquille Saint Jacques !

— Eh bien voilà qui est clair ! Je n'arrivais pas à relire mes notes ! Maintenant, je n'ai plus qu'à prévoir les commandes et tout sera parfait ! Au revoir, monsieur Garnéro.

Après avoir salué son interlocuteur, le gendarme Garnéro raccrocha. Il prit amoureusement Mélanie dans ses bras, et lui apposa un délicat baiser sur les lèvres.

— Bonjour ma chérie... Tu préfères peut-être qu'on annule tout ? demanda-t-il, espiègle.

— Idiot, va ! Allez, viens manger !

— Quel est le menu ? Coquille Saint Jacques ?...

— Non... Spaghettis bolognaise !

— Hmmm ! Vite, à table ! Profitons-en ! Comme je suis l'Officier de Police Judiciaire de permanence sur le secteur...!

— Tu as raison. Jérôme ! À table !

Des pas précipités retentirent dans le couloir. Dès qu'il aperçut Anselin, le jeune garçon se jeta à son cou.

— Salut papa ! Tu travailles encore aujourd'hui ?

— Eh oui, mon chéri. Je te rappelle que le week-end dernier nous étions ensemble ! Je ne peux malheureusement pas avoir tous mes week-end de repos ! Ce serait trop beau !

— Dommage ! fit Jérôme avec un air triste.

— Allez, à table, mon garçon ! On ne sait jamais, je peux très bien repartir dans cinq minutes !

— Ouais... je sais... répondit-il déçu.

— Ne fais pas cette tête-là, mon chéri ! intervint Mélanie. Si tu veux, cet après-midi, comme je dois faire quelques courses, on passera par le rayon DVD et on s'achètera un film ! Qu'en penses-tu ?

— Ouais, super cool ! Et on le regardera ce soir, tous les trois ! lança joyeusement Jérôme.

— Pas de problème pour moi ! fit Anselin. J'espère seulement que ma journée sera calme !

Si Anselin avait eu quelque don de voyance, il aurait tout de suite pressenti que c'était sans compter sur la sombre nature humaine. Son expérience lui avait toutefois conseillé de toujours préparer psychologiquement le jeune garçon à ses départs

précipités sur toutes sortes d'interventions. Une fois encore, cette précaution allait s'avérer utile.

Mais il était à des lieues de s'imaginer la tourmente et l'angoisse qui allaient emporter une nouvelle fois la région.

*

— Chérie ?

— Oui ?

— Je file vite fait à la clinique. Je compte faire un peu d'argentine ce soir. Je vais chercher ce qu'il me faut. Je n'en ai pas pour longtemps.

— Je croyais que tu avais fini le week-end dernier ?

— Non, tu sais bien qu'il me reste la petite pendulette. Celle que nous avons dégotée à la brocante l'autre jour !

— Ah oui ! En plus, elle est vraiment très belle. C'est incroyable ce dont les gens sont capables de se débarrasser pour une bouchée de pain. Bon, eh bien, vas-y ! Tout ce que je te demande est de m'accompagner tout à l'heure au supermarché avec les filles.

Fabrice Colviewski était un homme de conviction. Fils d'immigré polonais, il s'était forgé, avec les années, un véritable caractère de gagnant. Son père avait passé sa vie dans les mines de charbon du Nord de la France. Il s'était saigné aux quatre veines pour élever seul ce fils unique tant aimé. Sa femme était morte lors de l'accouchement. Fabrice était tout ce qui lui restait. Alors, qu'importait le coût des études. Son fils devait réussir... c'était écrit ! Il deviendrait vétérinaire !

Malheureusement, l'usure d'un travail trop pénible et la maladie du charbon avaient emporté Aleksander Colviewski à seulement cinquante-deux ans. Fabrice s'était longtemps souvenu de cette remise de diplôme, ballotté entre le bonheur d'avoir réussi ses études et la profonde tristesse que l'absence de son père lui avait procurée. Mais, il avait levé les yeux au ciel et il l'avait... ressenti. Son père était là, près de lui... Il avait décelé sa présence. Son visage avait alors affiché un sourire simple, beau. Sa réussite, il la lui devait.

Depuis, bien du temps avait passé. Il s'était fait la main dans différentes cliniques vétérinaires de la région parisienne. C'est au cours d'une de ses gardes qu'il avait rencontré Frédérique, une jeune bretonne. C'était la première fois qu'il s'intéressait moins à l'animal qu'à sa maîtresse. Elle lui avait tout de suite plu. Ce fut le coup de foudre, réciproque. Très vite, ils connurent la vie commune.

À force d'économies et de grandes qualités professionnelles, il put acquérir sa propre clinique. Il s'agissait là d'un aboutissement. N'ayant aucune attache dans quelque région française que ce soit, le vétérinaire aguerri s'installa tout naturellement en Bretagne, auprès de sa belle-famille.

Fabrice ne savait pas pourquoi, tout en faisant la route, il s'était remémoré toute une partie, sinon l'essentiel, de sa vie. Déjà, il arrivait en vue de son cabinet. Façade blanche, longues fenêtres et large porte en profilé aluminium bleu, stores vénitiens blancs... Il n'y avait pas à dire, la clinique des Iles, comme l'indiquaient les grandes lettres capitales de

néon bleu juste au-dessus de la porte d'entrée, avait très fière allure.

Une fois à l'intérieur, Fabrice Colviewski se dirigea directement vers une lourde armoire munie d'une serrure à combinaison. Après avoir calé les quatre petites molettes sur la bonne suite de chiffres, il tourna la clé de sécurité. Un cliquetis particulier résonna dans la clinique vide et l'épaisse porte s'ouvrit.

Plongeant aussitôt la main à l'intérieur de l'armoire, il en ressortit délicatement un gros flacon de verre transparent contenant un grand nombre de granules blanches qu'il posa sur sa petite table de travail. L'étiquette, collée à même le flacon, lui faisait face. On pouvait y lire : «KCN – Cyanure de potassium – DANGER DE MORT».

Posément, il en dévissa le bouchon et versa une certaine quantité de petites granules dans un flacon plus petit. Puis, fronçant les sourcils, comme saisi d'inquiétude, il prit une petite balance et pesa les deux fioles. Il reporta les deux résultats et vérifia qu'il ne lui en manquait pas dans le gros flacon.

Depuis un mois, il agissait de la sorte... Depuis ce fameux jour où un doute, chargé de panique, l'avait assailli. Se pouvait-il qu'il lui en manque ? Était-il possible que quelqu'un se soit servi ? Était-il envisageable que quelqu'un lui ait volé une partie de ce poison extrêmement dangereux ?

Il avait fini par se convaincre qu'il s'était vraisemblablement trompé. Qui pouvait bien avoir intérêt à lui voler du cyanure de potassium ? Cela était trop rocambolesque ! Cela ne tenait pas !

Toutefois, par acquis de conscience, il s'était désormais résolu à vérifier toutes ses manipulations. À chaque transvasement, il vérifiait le poids de l'ensemble. À aucun moment, pendant ce mois écoulé, il ne lui en avait manqué. Il s'était trompé ! Voilà tout !

Pour l'heure, tout était en ordre. Inutile de s'attarder plus longtemps. Replaçant le tout dans son armoire sécurisée, Fabrice Colviewski mit le petit flacon dans la poche revolver de son blouson après s'être assuré de l'avoir refermé de la façon la plus hermétique possible.

De retour chez lui, il fut immédiatement accaparé par ses deux filles.

— Papa ! Papa ! Tu viens faire les courses avec nous ? On a envie d'aller voir ce qu'il y a dans le rayon jouets !

— Je vois !... Mais bien sûr que je viens avec vous ! Le temps de ranger quelques petites choses et je suis à vous les filles ! Maman est prête ?

— Oui, elle finit de se coiffer.

— Très bien. Dans ce cas, allez mettre tout de suite vos chaussures, on arrive !

Avec précaution, Fabrice cacha dans son atelier le petit flacon en un endroit ventilé et complètement sombre, inaccessible à ses filles. Une fois fait, il se précipita à l'étage afin de rejoindre Frédérique qui achevait de se maquiller.

— Tu es prête, chérie ? Les filles nous attendent ! Elles sont tout excitées.

— Ça y est chéri, ça y est ! On y va !

*

— Tu veux que je te prenne un yaourt aussi, maman ?

— Oui, merci Matthias, lui répondit Martine Person en adressant un regard attendri à son fils.

C'est vrai qu'il était beau son petit garçon. Ses cheveux châtain clair bouclés surmontaient un petit front que de grands yeux gris clair éclairaient. Quelques minuscules taches de rousseur parsemaient ses joues, lui donnant ainsi un petit air gavroche.

Le «pique-nique» du samedi, tant critiqué par le père de l'enfant, avait été rapidement englouti par Martine Person et son fils. C'était elle qui avait gagné le concours du mangeur de chips le plus bruyant. Pour cette raison, le repas s'était terminé dans de fulgurants et incontrôlables éclats de rire.

— Tiens maman, ton yaourt. Moi, je vais mettre plein de sucre dans le mien !

— Comme tu veux, mais n'abuse pas quand même...

— Si je n'en mets pas, je n'arriverai pas à le manger !

— Mais bien sûr !... fit Martine avec un air faussement soupçonneux.

Matthias retira énergiquement le couvercle en fine feuille aluminium dorée. Celui-ci se déchira en plusieurs morceaux. Il eut subitement un mouvement de recul.

— Beurk ! Ça sent mauvais !

— Si c'est tout ce que tu as trouvé pour ne pas le manger, c'est raté ! Je suis très contente que tu veuilles enfin manger du laitage ! À ton âge, tes os ont besoin de calcium ! Allez ! Mange ton yaourt, garnement !

Peu enclin à vouloir décevoir sa mère, Matthias versa une grande quantité de sucre dans le pot de verre. De nombreux cristaux finirent sur la table, rapidement rejoints par ceux qui tombèrent du pot lorsque le garçon commença à mélanger le tout.

De temps en temps, Matthias approchait ses narines de son pot de yaourt. Il grimaçait systématiquement. Martine Person crut déceler un jeu dans l'attitude du jeune garçon. Elle lui dit :

— Eh ben, dis donc ! Avec tout le sucre que tu y as mis, je me demande même s'il va rester un peu de laitage ! La prochaine fois autant que tu manges le sucre à la petite cuiller !

— Mais maman... ça ne sent vraiment pas bon !

— Écoute, Si tu n'y avais pas mis autant de sucre, je te l'aurais sans doute mangé ! Maintenant que tu l'as rendu particulièrement immangeable, toi seul peut le finir ! Tu sais très bien que j'ai une sainte horreur du gaspillage ! On n'a pas les moyens de jeter de la nourriture comme cela ! Allez, Matthias... Fais un effort... s'il te plaît ! Je suis sûre qu'après tu en redemanderas ! Tiens ! Si tu le manges, on ira tous les deux se promener cet après-midi dans tous les magasins de jouets ! Qu'en dis-tu ?

— C'est vrai ?!

— Puisque je te le dis !

Le petit Matthias porta alors de façon volontaire la première cuillerée à ses lèvres. Après un léger moment d'hésitation, il finit par se décider. D'un coup sec, il retira sa cuiller de la bouche et la replongea dans le pot de verre. Aussitôt, il l'en ressortit et avala la deuxième cuillerée...

2

Sous la caresse frénétique du torchon, le verre émettait une plainte de sons difformes entrecoupés de trémolos plus aigus. Dans la petite cuisine, chacun était occupé. Mélanie lavait la vaisselle. Anselin l'essuyait. Tant bien que mal, Jérôme passait le balai trop grand pour lui.

— Au moins, si le téléphone sonne, j'aurai eu le temps de manger ! lança Anselin.

— Ça a l'air plutôt calme ces temps-ci... Je me trompe ? constata Mélanie.

— Ah ! Je remarque qu'après avoir repris ton travail au journal depuis quelques semaines seulement, tes bonnes vieilles habitudes sont de retour ! Cela dit, je ne te contredirai pas... c'est vrai que nous n'avons pas à nous plaindre. Il ne se passe pas vraiment grand-chose en ce moment ! Quelques vols par-ci par-là... Rien de plus...

— Tu travailles avec Jean-Jacques, je suppose ?

— Pire que cela !... répondit Anselin avec un air de faux abattement.

— Tu as le droit au clan Cavalli ?!

— Eh oui ! L'oncle et le neveu ! Ils sont plus qu'inséparables ! Désormais, je connais l'histoire des Cavalli sur au moins trois générations !

— Mon pauvre chéri ! Arrête, tu vas me faire pleurer !

— Mais, je me trompe ou tu te moques de moi ? rétorqua Anselin.

Sans répondre, Mélanie parut soudainement soucieuse. En quelques secondes, elle se trouvait tellement perdue dans ses pensées qu'elle laissa échapper une assiette. Celle-ci retomba brutalement dans l'évier. Une gerbe d'eau mousseuse fut propulsée droit sur Anselin qui ne put éviter l'éclaboussure.

— Oh, zut !

— Eh bien que t'arrive-t-il, Mélanie ? Tu as semblé subitement absente ! Quelque chose te soucie ?

— À dire vrai... oui ! C'est au sujet de notre mariage !...

— Quoi ! Tu ne veux plus que nous nous mariions ?... s'inquiéta sincèrement le pauvre Anselin.

— Mais non, idiot ! C'est au sujet du restaurant que nous avons choisi... J'espère que ce monsieur Thorignon est sérieux !

— Mais oui ! Ne t'en fais pas ! Il m'a été grandement recommandé par des collègues qui ont déjà eu affaire à lui ! Ils m'ont prévenu. Il est un peu exubérant mais il connaît très bien sa partie ! Personne n'a été déçu jusqu'à présent !

— Tu vois ! Tu le dis toi-même !

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Tu as dit : jusqu'à présent !

— Et alors ?

— Ça veut bien dire que tu n'exclus pas une catastrophe ?!

— Mais enfin, chérie ! Ne t'angoisse pas comme ça ! Je te dis que tout s'est toujours très bien passé avec ce restaurateur ! Et je suis persuadé que tout va bien se passer aussi pour nous !

— Tu dis ça pour me rass...

La conversation fut tranchée nette. La sonnerie du téléphone de service d'Anselin venait de donner un coup d'arrêt à toute discussion.

— Garnéro, j'écoute ! fit-il en décrochant son combiné.

— Salut Anselin ! C'est le centre opérationnel. C'est bien toi l'OPJ de permanence aujourd'hui ?

— Oui. Tu m'inquiètes quand tu me demandes ça ! Quel genre de catastrophe vas-tu m'annoncer ?!

— On vient d'avoir le Samu en ligne. Ils ont été appelés pour un malaise à domicile, un gamin apparemment. Ils ont demandé que la Gendarmerie vienne sur place.

— La Gendarmerie, pour un malaise à domicile ? Ils ne t'ont rien dit d'autre ?

— Non. Ils sont volontairement restés vague au téléphone ! J'ai cru comprendre que c'était parce que la mère du gamin était là ! Je n'ai pas insisté !

— Je comprends. Mais... le gamin est mort ?

— Désolé, mais, ça non plus, ils n'ont pas voulu me le dire !

— C'est bien étrange tout cela ! Bon, on y va tout de suite ! Peux-tu avertir Jean-Jacques et Damien Cavalli ? Je me prépare pendant ce temps-là !

En raccrochant son téléphone, Anselin resta pensif pendant quelques secondes. Cet appel du Samu

ne lui disait rien qui vaille, d'autant qu'un gamin était en cause.

— Il y a un problème ? demanda doucement Mélanie, en remarquant le visage tendu de son futur époux.

— Non... non... C'est juste que j'ai un mauvais pressentiment ! Je crois que les affaires reprennent !...

Sans en dire plus, Anselin sortit précipitamment de l'appartement. Mélanie, une éponge humide à la main, resta immobile dans le couloir face à la porte qui venait de se refermer. Dépitée, elle allait se décider à regagner sa cuisine lorsque la porte d'entrée s'ouvrit brutalement. Anselin y apparut et se dirigea droit vers Mélanie.

— Excuse-moi... Je pensais à autre chose ! À ce soir ma chérie... enfin, je l'espère...

Puis, il lui apposa un tendre baiser sur les lèvres avant de disparaître pour la seconde fois. Cette fois-ci, Mélanie retourna dans sa cuisine, un sourire aux lèvres.

*

Les pâles rayons du soleil d'hiver ne parvenaient pas à lutter contre les épais rideaux de couleur bordeaux qui obstruaient les larges fenêtres. La clarté contrariée ne suffisait pas à égayer le salon de la demeure qui, au-dehors, faisait bien des envieux.

Solidement implantée au beau milieu d'un grand jardin superbement arboré, la bâtisse ressemblait plus à une maison de notable qu'à autre chose. Flanquée d'une façade rectangulaire, elle était haute et comportait un œil-de-bœuf bordé de pierres ciselées. Les nostalgiques des vieux greniers pouvaient

imaginer le rai de lumière que devait laisser filtrer cette fenêtre circulaire, éclairant au passage une de ces vieilles malles poussiéreuses aux mille secrets.

Le premier coup d'œil à la demeure pouvait laisser rêveur. Pourtant, il suffisait de s'en approcher un peu pour remarquer l'évident défaut d'entretien dont souffrait le jardin. De hautes herbes montaient à l'assaut des troncs d'arbres fruitiers non taillés. L'allée de gravillons menant jusqu'au perron à colonnades était parsemée, çà et là, de mauvaises herbes disgracieuses.

Des plaques de mousse verte et brune enlaidissaient la blancheur du crépi, d'autant que la peinture sombre de la lourde porte d'entrée commençait à s'écailler. Sous la grande fenêtre de gauche, qui devait éclairer la pièce principale de l'habitation, un banc de fer forgé invitait le premier venu à s'y asseoir. Pourtant, là aussi, l'absence d'entretien se faisait sentir. Brisée, l'une des lattes formait un V sous l'assise.

Mais, derrière les larges fenêtres, le mobilier était de très bon goût. Deux fauteuils anciens, recouverts d'un vieux cuir marron tout craquelé, toisaient la cheminée de boiserie. Le feu, calme et silencieux, répandait dans toute la pièce les bienfaits de sa chaleur. Sa douce caresse chaude enveloppait le visage d'André Meunière.

Il était assis là, la tête confortablement calée contre l'oreille d'un fauteuil de velours vert. Les bras parfaitement reposés sur les accoudoirs, les jambes allongées et croisées, il paraissait profiter de ce moment de silence et de paix pour se reposer. Mais, ses yeux attestaient du contraire. Ils étaient grands

ouverts, fixes, globuleux et rougis. Des cernes grisâtres lui soulignaient chaque œil. Ce regard était celui d'un... malade. Car André Meunière était effectivement malade. Une maladie dont il avait toujours rejeté la réalité, préférant affubler ceux qui en souffraient de termes peu élogieux : fainéant, faible, simulateur, malade imaginaire.

Cette fois-ci, c'était lui qui en était atteint. À cinquante et un ans, André Meunière, habituellement hyperactif, jovial, toujours prêt à rendre service, avait sombré dans la dépression. Cela ne lui était pas tombé dessus comme la misère sur le monde. Non ! Pour cela, il avait dû faire face à deux événements insupportables : son licenciement... et, surtout, Karine !...

Trente-trois ans d'activité dans la même entreprise, où il était devenu cadre pour être viré au bout de tant d'efforts, tant de sacrifices, tant d'énergie déployée. André Meunière n'avait pas pu le supporter. Cela faisait combien de temps ? Six mois !... Une éternité pour lui !

Et qu'avait-il fait depuis tout ce temps-là ? Rien. Il n'avait rien fait. Du jour au lendemain, il n'était plus rien. Il se sentait complètement inutile, un rebut de la société. Voilà ce qu'il était devenu !

— André... André...

La petite voix qui venait de percer l'haleine chaude de l'âtre provenait du fond de la pièce. Sylvie Meunière ne savait plus comment agir face à cette terrible déchéance. Elle mettait tout en œuvre pour stimuler son mari. Ces dernières semaines avaient été particulièrement éprouvantes. Elle ne parvenait plus à comprendre un tel abattement.

Parfois, il quittait la maison sans rien dire, emportant avec lui Rocket, son vieux chien, un petit bâtard noir et blanc. Il disparaissait ainsi pendant des heures pour ne reparaitre que bien plus tard, encore plus déprimé.

— André ?...

— Mmhh...

— Tu viens avec moi faire les courses ? Il n'y a plus rien à manger...

— Non...

— Tu es sûr ?... Cela te fera du bien... Et puis, cela fait si longtemps que nous ne nous sommes pas retrouvés ensemble...dehors...! supplia presque Sylvie Meunière.

— Non, chérie... Vas-y toute seule... Je n'ai pas envie de sortir... Je ne veux voir personne !...

— Comme tu voudras... Si jamais tu changes d'avis, tu pourras toujours me rejoindre au supermarché. D'accord ?...

— Mmhh...

Sylvie Meunière adressa un regard triste vers son mari. Il n'avait plus rien à voir avec cet homme toujours souriant, prêt à la suivre partout. Si seulement, il n'y avait pas eu tous ces événements tragiques, tout serait certainement comme avant.

En refermant doucement la porte d'entrée, elle se mordilla la lèvre inférieure. Un léger goût de sang se répandit dans sa bouche. Elle cessa alors sa morsure. Avec précaution, elle descendit les quelques marches du perron. La jupe droite de son tailleur rouge ne lui permettait pas, de toute façon, de les descendre avec rapidité.

Tout en repoussant le portillon de fer forgé, elle lança un dernier regard vers la fenêtre du salon. Elle n'y détecta aucun mouvement. Dépitée, elle se résolut à quitter les lieux à petits pas. Le supermarché n'était distant que de quelques centaines de mètres.

*

Anselin et les Cavalli étaient arrivés très peu de temps après l'appel d'urgence. Au bas du petit immeuble, plusieurs gyrophares bleus tournoyaient et faisaient frissonner les nombreux badauds qui s'étaient agglutinés alentours.

La voiture jaune du Samu se trouvait encadrée par deux fourgons de pompiers. Le véhicule d'intervention de la Gendarmerie vint se joindre à la danse bleutée des gyrophares. En se garant à proximité des autres véhicules de secours, Anselin ne pouvait encore soupçonner la gravité de l'événement.

Un secouriste s'approcha de lui et lui glissa à l'oreille :

— C'est un gamin qui a fait un malaise. Il est mort.

Le cœur d'Anselin se serra. Tout au long de sa carrière, il en avait vécu des situations, des choses pas toujours belles. Il savait supporter beaucoup de contextes, mais, un enfant... Son visage se crispa d'instinct.

— Ça se passe où ? répondit-il simplement.

— Au deuxième, porte de droite.

— Merci. Cavalli ?

— Oui ? entendit-il répondre à l'unisson les deux Cavalli.

— C'est malin d'avoir pris le nom de ton oncle !
Bon, Damien ! Tu prends l'appareil photo et, toi Jean-Jacques, la mallette de prélèvements !

— Ok , ça marche !

En pénétrant le petit univers des Person, Anselin fut impressionné par le silence qui y régnait malgré la présence de tant de secouristes. Dans la cuisine, sur le carrelage clair et luisant, reposait le corps d'un petit garçon. Il remarqua aussitôt sur la table deux assiettes, deux verres, et... deux yaourts entamés.

— Heu... monsieur ?... Je peux vous parler ?...

À voix basse, quelqu'un venait de s'adresser à Anselin. Inquiet, il scruta un moment les traits du visage de son interlocuteur. Il n'y détecta que de l'embarras.

— Bien sûr, docteur ! Je vous écoute...

— Voilà, au début, nous sommes partis de l'hôpital avec la vague information d'un banal malaise à domicile. J'ai commencé à m'inquiéter en voyant le visage crispé du gamin. Et surtout...

Le médecin du Samu s'arrêta net. Il avait pris Anselin par le bras et l'avait entraîné à l'écart, dans le couloir du petit appartement. Ce comportement ne rassura pas du tout Anselin.

— Et surtout... quoi... ? demanda-t-il, impatient.

— L'odeur !... répondit mystérieusement l'urgentiste.

Intrigué, Anselin tiqua et redressa la tête. Il huma l'air ambiant. Le médecin le stoppa aussitôt.

— Non... vous n'y êtes pas. Je ne parle pas de l'odeur qui règne ici. D'ailleurs, cet appartement est tout ce qu'il y a de plus propre ! En fait, je parlais de

l'odeur qui se dégage de la bouche de la jeune victime.

Le gendarme Garnéro se retourna et regarda les lèvres du garçonnet étendu au sol. Un immense frisson lui parcourut le corps. Jérôme et ce gamin devaient avoir à peu près le même âge.

— Je ne comprends pas, docteur. Que voulez-vous dire ? interrogea Anselin, en fronçant les sourcils.

— L'odeur qui s'échappe de la bouche de ce gamin ressemble à une odeur d'amande...

— Et alors ?

— Alors ? Ce pauvre gamin est mort, monsieur le gendarme. Médicalement, je ne peux plus rien pour lui. En revanche, je crois que votre boulot commence maintenant.

— Pourriez-vous vous montrer un peu plus clair, docteur ? J'ai l'impression de jouer aux devinettes avec vous. Si vous pouviez abrégier le suspense... fit Anselin avec une moue d'agacement.

— Oui, en fait, je pense ne pas me tromper, mais il n'y a qu'une chose qui sente l'amande à ce point-là : le cyanure !

Devant l'expression de surprise qui anima subitement le visage du gendarme, le médecin crut bon de rajouter :

— Désolé mais, pour moi, cela ne fait pas l'ombre d'un doute ! Ce gamin a été empoisonné au cyanure !

Sans vouloir en entendre davantage, Anselin pensa immédiatement à la préservation de tous les indices. Il intervint aussitôt.

— S'il vous plaît ! S'il vous plaît ! Écoutez-moi ! fit-il à l'adresse de deux pompiers et trois infirmiers du Samu encore présents dans la cuisine.

Une fois l'attention captée, il annonça sous le regard ébahi de Cavalli :

— Je suis le gendarme Garnéro, Officier de Police Judiciaire. Tout le monde quitte cet appartement !

Puis, avec des yeux inquiets, Anselin se tourna à nouveau vers le médecin. Il lui demanda tout bas :

— Vous en avez parlé à quelqu'un d'autre ?... À votre équipe ?...

— Non, je n'en ai pas eu le temps. Vous êtes arrivés à ce moment-là.

— Bien, je vous passe le couplet sur le secret professionnel... Pour l'instant, il faut impérativement que cela ne s'ébruite pas. Je peux compter sur vous ?

— Bien sûr. Ne vous en faites pas.

— Parfait, je vous en remercie. Si vous avez d'autres obligations, je ne vous retarde pas.

— Avant cela, nous allons prendre en charge la maman du petit bonhomme.

— J'allais vous le demander. En arrivant, j'ai bien vu que la table comportait deux couverts. C'est la maman qui était avec lui lorsque cela s'est produit ?

— Oui, nous l'avons trouvée en état de choc, complètement tétanisée ! Elle n'a d'ailleurs pas prononcé un seul mot depuis notre arrivée. Elle se trouve dans la chambre, la deuxième porte au fond. Elle est avec deux femmes pompiers.

— Vous pensez que son état de mutité peut durer dans le temps. C'est apparemment mon seul témoin !

— Difficile à dire. À cause du décès de son fils, elle sera bien obligée de réagir. Reste à savoir à quel moment et comment elle va le faire !

— Je suppose que vous allez l'évacuer à l'hôpital ?

— Absolument.

— Il faudra que je l'entende rapidement... si je veux savoir ce qui s'est passé. Vous n'avez pas eu de contact avec le père ?

— Non mais je crois qu'il s'agit d'une femme divorcée. Il y a un calendrier dans la cuisine. Un week-end sur deux est annoté du terme Papa.

— C'est terrible quand le destin commence à s'acharner. J'espère seulement que... fit Anselin sans terminer sa phrase.

— Oui, je vois à quoi vous pensez : un drame familial... Je vous souhaite bon courage pour votre enquête !

Les deux hommes échangèrent une franche poignée de main. Puis, le médecin s'engouffra dans la chambre du fond. Il en ressortit une à deux minutes plus tard. Derrière lui, deux femmes pompières soutenaient avec difficulté Martine Person, le visage complètement hébété et ravagé par le chagrin.

Il sembla à Anselin que la pauvre femme ne l'avait même pas remarqué. Elle était passée devant la cuisine sans même jeter un regard à son fils étendu là, sans vie.

La porte de l'appartement se referma lentement. Jean-Jacques et Damien Cavalli regardèrent incrédules le pauvre Anselin à l'expression atterrée.

— Tu peux nous dire ce qui se passe ? s'enquit Jean-Jacques.

— D'après le médecin du Samu, ce gamin a été empoisonné au cyanure. Nous avons donc un meurtre sur les bras. Celui d'un gamin d'à peine dix ans ! Merde ! Je n'aime pas ça !

— Quoi ?! Du cyanure ?! s'indigna Jean-Jacques Cavalli.

— Qu'est-ce qu'on doit faire ? demanda, tremblant, le jeune Damien.

— Pour commencer... ne touchez surtout à rien !... On va appeler, tout de suite, le technicien en identification criminelle et le docteur Éloi, le légiste !

— C'est parti ! J'appelle Le Drénec ! Je sais que c'est lui, le technicien de permanence ! lança Jean-Jacques.

— Très bien, de mon côté, j'appelle le légiste et le Parquet ! Après, il faudra que j'en informe le capitaine Mortier ! Si j'oublie de lui en rendre compte, on l'entendra crier à dix kilomètres à la ronde !

Les téléphones portables émirent leurs ondes à travers les cloisons. À l'autre bout, d'autres téléphones sonnèrent. Le tout se jouait au-dessus du cadavre d'un pauvre petit garçon qui, semblait-il, n'avait rien demandé à personne si ce n'était de vivre dans l'insouciance que lui conférait son âge.

*

André Meunière n'avait pas bougé depuis le départ de sa femme. Ses yeux, fixant le vague, paraissaient s'intéresser à une vieille photographie sous verre où deux paysans posaient fièrement devant une haute meule de foin. André Meunière se disait qu'en ces temps-là, la vie devait être rude, mais une évidence lui sautait aux yeux : ces deux hommes,

certainement morts pour maintenant, n'avaient jamais dû connaître le stress de la vie active de nos jours.

Cette réflexion le fit plonger quelques mois en arrière. Une période où il avait su ce que le mot cauchemar signifiait. Il se souvenait encore de la sonnerie stridulante de son poste téléphonique. Il avait l'impression de l'entendre encore. À l'autre bout de la ligne, la voix de son directeur résonnait toujours en lui lorsque ce dernier l'avait convoqué dans son bureau.

C'est là que tout avait commencé. Le mauvais rêve dont il ne s'était jamais remis. Les syllabes mielleuses et, à la fois, assassines de Grégoire Duplexan, son employeur, lui résonnaient en tête.

— Asseyez-vous mon cher André... Ce que j'ai à vous dire est... comment dire... est très délicat...

— Vous m'inquiétez, Grégoire !...

— Oui, j'en suis conscient et, malheureusement, il y a de quoi...

— Que se passe-t-il ? L'entreprise a des difficultés ?!...

— Non. Notre carnet de commande est satisfaisant... Nos investissements ont été bien pensés et notre chiffre d'affaires est constant, voire même en légère hausse !...

— Eh bien alors ! Où est le problème ? s'était inquiété André Meunier avec un air plus sombre.

— Le problème, c'est vous...

— Quoi ?... Comment cela, Grégoire ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Vos collègues de travail ont du mal à se faire à votre despotisme et, s'il ne s'agissait que de cela, je m'en serais fort bien accommodé !

Malheureusement, à deux reprises, il m'a été rapporté votre intempérance au bureau !

— M... mais...

— Ne le niez pas ! J'ai moi-même fait une désagréable découverte dans vos tiroirs en y cherchant un document !

André Meunière se souvint avec quel geste énergique Grégoire Duplexan avait flanqué avec fracas, au beau milieu de son bureau, une bouteille de bourbon à demi vide... Sa bouteille !

En un instant, il s'était senti comme un enfant pris à mentir. La honte avait envahi son âme. Ses joues l'avaient brûlé. Il se rappela avoir baissé les yeux. Puis, sa voix s'était transformée en un trémolo lorsqu'il avait demandé :

— Vous n'allez pas me licencier, Grégoire ?... Pas moi ?... Pas maintenant... à mon âge !...

— Vous ne me laissez pas le choix, André !... Vous nuisez au bon fonctionnement de votre service ! lui avait-il lancé comme un couperet.

Le violent coup au cœur qu'il avait ressenti à ce moment-là se renouvela en y pensant. Depuis son fauteuil de velours vert, André Meunière commença à scruter tout autour de lui. Son regard tomba sur une photographie posée à même un petit guéridon bas en marqueterie. Sa joue contre celle de Sylvie, il offrait un large sourire à l'objectif. Entre eux deux, Karine, le visage doux et le regard tendre, souriait timidement. C'était le temps du bonheur simple où le confort de son salaire de cadre lui octroyait l'insouciance du lendemain.

Que lui restait-il aujourd'hui ? Certes, financièrement, il ne connaissait aucun souci. Son

allocation chômage et sa prime de licenciement lui permettaient de voir venir. Mais, il avait perdu bien plus que cela... Il avait perdu sa fierté de travailleur... sa place dans la société ! Et Karine...

À force, la suffisance qui émanait tant du visage de Grégoire Duplexan se fit de plus en plus présente dans son esprit, de plus en plus obsédante. Ses doigts se crispèrent sur les accoudoirs du fauteuil.

— Non ! Tu ne m'auras pas comme ça ! Tu ne gagneras pas cette fois-ci ! Je sais comment te le faire payer, espèce d'ordure de Grégoire ! hurla-t-il en lui.

D'un seul élan, André Meunière se leva lestement de son fauteuil. Il se rua dans la salle de bains et se rasa. Il prit sa brosse et se coiffa. Lorsqu'il se sentit prêt, il se regarda une dernière fois dans le miroir et dit à haute voix :

— Sylvie ! J'arrive !

Sans plus attendre, il descendit le perron et se retrouva dans la rue. D'une démarche fière, il se dirigea droit vers le supermarché. Dans sa main gauche, il serrait fermement sa petite pochette de cuir où se trouvaient tous ses papiers d'identité. Pris d'un doute, il en vérifia le contenu.

— Ça va... elle est là... se rassura-t-il.

3

— Dites donc les filles ! Combien de fois vous a-t-on déjà dit de ne pas courir sur les parkings ? C'est très dangereux ! Restez près de nous ! se fâcha Fabrice Colviewski.

— Mais, papa ! On veut aller voir les jouets ! protestèrent les deux petites filles excitées.

— Peut-être ! Mais pour l'instant vous restez près de nous ! Nous irons tous ensemble au rayon des jouets ! Et gare à vous si vous n'êtes pas sages ! N'oubliez pas ! Le Père Noël voit tout ce qui se passe !

— Le Père Noël... ricana la plus grande. On sait bien qu'il n'existe pas !

— Tu en es vraiment si sûre ? insista le vétérinaire.

Le mystère qui entourait la question procura un immense doute dans l'esprit des deux enfants. Cela eut le don de calmer d'instinct leur indiscipline. Subitement, l'auréole de la sagesse s'abattit sur les petites têtes et Fabrice Colviewski n'eut plus à reprendre ses deux filles.

— Tu en as pour longtemps à argenter ta petite pendulette, ce soir ?

— Non. Tout au plus une heure. J'attendrai que les filles soient couchées... On ne sait jamais.

— Tu n’as pas eu de mauvaises surprises tout à l’heure en prenant le nécessaire à la clinique ?

— Non. Tout est en ordre. Le compte y est.

— Ça te tracasse toujours ?

— Avec le temps , je commence à me dire que j’ai vraiment dû me faire des idées. D’ailleurs, j’en suis de plus en plus convaincu ! Je me sens, comment dire... rassuré.

— Sincèrement, qui veux-tu que cela puisse intéresser ? Il faudrait vraiment avoir de mauvaises intentions pour voler volontairement du cyanure ! Tu ne crois pas ? assura Frédérique Colviewski, s’efforçant de se montrer apaisante.

— C’est justement pour cela que je vis mal cet hypothétique vol. Imagine que cela se soit réellement produit et que quelqu’un s’en serve à des fins criminelles !

— Enfin, chéri ! Tu regardes trop la télévision ! Si cela avait été le cas, on en aurait déjà entendu parler aux informations ou dans les journaux !

— Tu as raison... reconnut Fabrice Colviewski. Mais, tu ne m’ôteras pas de l’idée que c’est quand même risqué de posséder un tel produit, même s’il se trouve dans une armoire forte à la clinique !

— Que comptes-tu faire alors ? s’inquiéta Frédérique.

— Je pense que je vais carrément arrêter l’argenture. J’ai envie de passer à autre chose. Tu sais ce que j’aimerais faire ? demanda Fabrice, mystérieux.

— Ah d’accord..., toi tu ne perds pas le nord ! fit-elle, se doutant que son mari voulait profiter des fêtes de Noël pour réclamer certaines faveurs.

— Justement, c'est de là que vient le Père Noël !
Figure-toi que j'aimerais bien me mettre à
l'écriture...

— À l'écriture ?!... Toi ?

— Oui, pourquoi pas ! On dirait que tu ne m'en
crois pas capable ?

— Si, bien sûr, chéri ! Mais quel genre
d'histoires voudrais-tu écrire ?

— Je ne sais pas... Je me verrais bien écrire des
histoires pour enfants dont le héros serait un
animal !... Un chien par exemple !... Qu'en penses-
tu ?

— C'est une idée formidable ! Je suis impatiente
que tu t'y mettes ! Je suis curieuse de voir ce que tu
vas pouvoir imaginer !

— Oui, mais pour cela, il faudrait investir !

— Investir ? Dans quoi veux-tu investir, hormis
quelques ramettes de feuilles blanches et un bon
stylo ?

— Vois-tu ma chérie... il faut vivre avec son
temps... Plus aucun écrivain ne se sert d'un crayon
maintenant !

— Ah ?!... Et qu'utilisent-ils ?

— Un ordinateur portable, pardi !

— Ah, d'accord ! Je vois où tu veux en venir ! Tu
sais combien coûtent ces petites merveilles ?

— Non, mais si tu le veux bien, nous pouvons
aller nous renseigner !

— Ça va, j'ai compris ton petit manège... Si j'en
juge par ton expression, tu ne serais pas contre le fait
de voir un petit bijou de ce genre arriver au pied du
sapin, près de tes chaussons, par exemple...!?

— C'est fou ce que tu es perspicace ! fit Fabrice en pénétrant dans le supermarché avec toute sa petite famille.

*

Le centre commercial de Kerhann était l'un des plus importants de la région. D'ailleurs, certains jours, notamment à l'approche des fêtes de fin d'année, la circulation dans ce secteur était rapidement engorgée. De longues files de voitures se formaient, bloquant, pêle-mêle, des automobilistes complètement résignés et dépités, pendant que d'autres serraient leur volant avec des regards assassins.

À l'intérieur du magasin, le genre humain était également malmené. Une guerre de tranchées se livrait, à chaque instant, aux caisses. Mais quand, avec un gentil sourire aux lèvres, une personne âgée, seulement chargée de ses deux petits paquets de pâtes et de ses quatre yaourts à la vanille, arrivait vers les files d'attente encombrées, les visages se transformaient et chacun espérait que la petite dame n'allait pas jeter son dévolu sur sa propre file en disant :

— Je peux passer devant ? Je n'ai que ça...

Comment refuser ?... Avec un faux sourire poli, il était alors répondu haut et fort :

— Mais, bien sûr, madame. Pas de problème !

Pendant qu'intérieurement, sous le regard soulagé et goguenard des voisins de file, le client d'infortune pensait réellement :

— Eh merde ! Comme par hasard, elle a choisi ma caisse !

Dans l'attente de ce passage obligé, les rayons du supermarché se transformaient en une véritable fourmilière. Les gens pressés croisaient, en un éclair, la route de ceux qui déambulaient tranquillement. Car pour bon nombre de consommateurs, errer au hasard des étalages étaient un passe-temps comme un autre.

Dans cette agitation commerciale, les chariots se frôlaient. Les clients qui se contentaient d'un panier de plastique dur, tentaient de se faufiler comme ils le pouvaient sur cette voirie carrelée.

Mais dans cet univers de néons agressifs et de musique nasillarde, qui aurait pu se douter un seul instant de ce qui était en train de se jouer à quelque endroit que ce soit ? Qui aurait bien pu prévoir le geste effroyable qu'une main anonyme s'apprêtait à commettre près d'une palette de petits pots de crème fraîche ?

Car, quelque part, une main décidée et volontaire s'approchait sans faiblir d'un petit pot de crème fraîche. Pourquoi ces doigts assassins avaient-ils agrippé celui-là plutôt qu'un autre ? D'ailleurs, la personne qui venait de le saisir, le savait-elle elle-même ?

Nul témoin ne remarqua le geste fatal. Par une légère pression, la fine aiguille d'une seringue traversa l'opercule du petit pot de crème. Puis, par la poussée volontaire d'un pouce, la totalité du produit mortel fut injecté à l'intérieur de l'article et se mélangea au laitage.

En reposant innocemment le petit pot à sa place, la silhouette perçut la très légère odeur d'amande qui s'en échappa. Sans s'en soucier davantage, elle s'éloigna avec la conviction du devoir accompli.

Certes la mort allait frapper au hasard mais qu'importe ! Il fallait passer par là pour que son amertume soit soulagée.

*

Le docteur Éloi, qui avait une sainte horreur de traiter des cas de décès d'enfant, n'avait pourtant pas failli à sa réputation de méticulosité. Pendant d'interminables minutes, il avait inspecté le corps du petit Matthias avec un professionnalisme poussé. En se relevant, il avait refusé toute conclusion hâtive, se retranchant derrière une multitude de possibilités, que seule, l'autopsie pouvait accrédi-ter.

Rapidement, la dépouille du petit garçon fut prise en charge par deux hommes aux mines graves, vêtus de blouses blanches. L'un des tiroirs frigorifiques de la morgue allait paraître bien grand pour le pauvre gamin. À cette pensée, Anselin frissonna. Sa réaction épidermique se transforma subitement en malaise à l'idée de devoir assister à l'autopsie.

Dès l'enlèvement du petit cadavre, la minuscule cuisine avait été passée au peigne fin par Thibault Le Dré- nec. Vêtu de sa combinaison blanche, le technicien en identification criminelle n'avait rien délaissé. Armé d'écouvillons, de tubes, de pincettes et de bien d'autres matériels de précision, il se concentrait sur toute surface, tout support. Aucun centimètre carré n'avait échappé à ses recherches.

— Qu'en penses-tu, Thibault ? s'enquit Anselin, voyant le T.I.C. se défaire de sa combinaison.

— Rien de probant. Je ne t'apprendrai rien en te disant que, de toute évidence, le cyanure se trouvait dans ce pot de yaourt et uniquement dans celui-ci ! Le problème... mais j'ignore si c'en est un... est que

nulle part ailleurs, je ne trouve de trace de poudre ou de matière pouvant ressembler à du cyanure ! L'autre yaourt ne sent rien de particulier...

— Il a bien fallu que quelqu'un y mette ce poison ?! intervint le vieux Cavalli.

— Oui, et je pense que vous vous en doutez tout autant que moi ! N'est-ce pas ? questionna Thibault Le Drénec d'un air grave et entendu.

— Pour ma part, je ne vois pas trente-six solutions ! lança Anselin. Ou bien le cyanure s'y trouvait avant, ou alors... !

Après un petit moment de silence, Jean-Jacques Cavalli interrogea à haute voix.

— Qu'est-ce qui pourrait pousser une mère de famille à empoisonner son fils ?

— Quoi ?! Vous pensez que la mère de ce gamin a pu l'empoisonner elle-même ? Mais... ce serait monstrueux ! fit Damien Cavalli, sidéré.

— Sache, mon petit Damien, que tout est possible en matière criminelle ! C'est pourquoi, même si cela dépasse l'entendement, il faut l'envisager. Il vaut mieux passer pour des esprits tordus plutôt que de laisser échapper un assassin parce que cette éventualité peut choquer le commun des mortels. Je te l'ai déjà maintes fois répété ! Notre boulot nous permet rarement de verser dans le sentimentalisme ! Il t'arrivera, plus d'une fois, de devoir te montrer suspicieux envers des personnes à qui l'on donnerait le bon Dieu sans confession. Parfois, tu t'en mordras les doigts... À d'autres occasions, à la surprise générale, tu prouveras à tes détracteurs que tu avais raison de douter ! répondit cérémonieusement Jean-Jacques à son neveu.

— Peut-être, mais... ça ne colle pas ! intervint Anselin.

— Et pourquoi ça ? s'étonna Le Dréneq.

— En règle générale, lorsqu'il y a d'énormes discordes dans les familles divorcées, et que, poussé à bout, le père ou la mère décide de tuer ses enfants, il y a toujours suicide collectif ! Là, ce n'est pas le cas ! La mère n'a visiblement pas cherché à mettre fin à ses jours. Au contraire, elle est complètement anéantie ! Comme si elle ne comprenait pas ce qui venait de lui arriver ! C'est pourquoi, j'ai plutôt tendance à la disculper d'office... Mais, je suis d'accord avec vous, il faudra tout de même travailler sur cette piste !

— Reste l'acte malveillant en externe ! conclut Thibault Le Dréneq.

— Tu veux dire... un sabotage, au niveau de la confection du produit ? s'inquiéta Anselin.

— Oui, en premier lieu dans l'usine où ces yaourts sont fabriqués. Mais cela a très bien pu se faire n'importe où après : lors de la livraison, dans une zone de stockage, dans un supermarché... Bref, un petit peu n'importe où !...

— Je sens que cette affaire ne va pas être une partie de plaisir ! constata le vieux Cavalli.

— Thibault, tu peux me dire de quelle marque sont ces yaourts ? demanda Anselin.

— Oui, l'emballage est encore dans le frigo ! Il s'agit de yaourts «Lait Plaisirs». Ça va nous simplifier la tâche ! L'usine est à la sortie de la ville ! Encore heureux qu'il ne s'agisse pas d'une grande firme parisienne !

— Lait Plaisirs ? Ce n'est pas une société en pleine croissance, ça ? questionna Anselin.

— Oui... eh bien, avec cette histoire, «Lait Plaisirs» risque fort de connaître quelques difficultés ! déclara le jeune Damien Cavalli.

— Rien ne nous dit que, si on part sur la piste d'un empoisonnement de produits, ce serait uniquement ce fabricant qui serait visé ! fit remarquer Thibault Le Dréneq.

— D'accord avec toi... dit Anselin. Mais une chose semble évidente ; la cible n'était certainement pas ce pauvre gamin !

C'est alors que le carillon de la porte d'entrée retentit dans le couloir. Les quatre gendarmes restèrent se regarder dans l'attente que l'un d'eux émette une hypothèse logique quant au visiteur.

— Peut-être de la famille ?... Damien, tu vas voir qui c'est ! Ne laisse entrer personne sans nous le demander.

Le jeune Damien Cavalli, rendu fébrile par le terrible empoisonnement du petit Matthias, se dirigea sans empressement vers la porte d'entrée. Une conversation étouffée parvint rapidement aux oreilles des enquêteurs. Puis, réapparaissant soudainement, Damien déclara en affichant un air étonné :

— C'est un policier !?... Il m'a demandé qui était le directeur d'enquête. Je lui ai dit que c'était toi, Anselin !... Il voudrait te parler.

— Il ne t'a pas dit ce qu'il voulait ? demanda Jean-Jacques Cavalli, tout aussi surpris que son neveu.

Alors que Damien répondait par la négative, Anselin alla à la rencontre du fonctionnaire de Police.

L'homme se tenait droit, imposant de sérénité. La trentaine bien tassée, il était vêtu d'un pantalon jean noir et d'un pull fin de couleur claire. Il semblait posséder un véritable ascendant sur ceux qui le côtoyaient. Mais ce qui frappa immédiatement Anselin fut ses yeux. Ils étaient rougis comme s'ils avaient été agressés par une bise glaciale. Ou alors...

— Bonjour. Vous avez demandé à me parler ? fit Anselin en guise de présentations.

— Excusez-moi d'intervenir de la sorte, mais c'est bien vous qui vous occupez du décès accidentel du petit garçon qui habitait ici ?

La question qui se présenta d'instinct à Anselin fut :

— Pourriez-vous me dire ce que vous savez au juste ? Et, avant tout, qui vous êtes exactement ?

— S'il vous plaît, heu... monsieur ?...

— Garnéro... Anselin Garnéro.

— Ne m'en veuillez pas d'insister mais un de mes meilleurs amis travaille aux urgences de l'hôpital. C'est lui qui m'a prévenu du drame !

— Que vous a dit exactement cet... ami ? interrogea Anselin, inquiet d'apprendre que le médecin du Samu avait peut-être fini par divulguer une quelconque information.

— En fait, mon ami, qui est infirmier, n'a pas su me dire grand-chose ! Même le médecin paraissait ne pas comprendre ce qui s'est produit. Vous en avez appris davantage ?

— Si vous le voulez bien, nous allons procéder par ordre. Tout d'abord, vous allez me dire qui vous êtes, et ce que vous avez à voir avec cette affaire !

L'intonation employée par Anselin démontrait sa parfaite emprise sur l'événement. Elle ne laissait place à aucune équivoque, et le policier se rendit compte que le gendarme qui lui faisait face savait ce qu'il voulait.

— Oui, vous avez raison... j'aurais dû commencer par là. Voilà, je vous montre ma carte. Je suis le commandant de Police Malverne, Logan Malverne, du commissariat de la ville. On s'est déjà rencontrés, il y a plusieurs mois, lors d'une réunion de tous les OPJ avec les magistrats.

Fugacement, Anselin tenta de se souvenir de ce visage. Plus, il le regardait, plus il lui disait effectivement quelque chose, au point qu'il finit par se radoucir.

— Bon, admettons... Cela ne me dit toujours pas ce que vous avez à voir dans cette triste affaire.

— Malheureusement, plus que vous ne l'imaginez. Matthias Person est mon neveu. En fait, pour être encore plus précis, je suis le parrain de Matthias... Ma femme est la sœur de sa maman !...

Anselin se sentit penaud. À aucun moment, il n'avait envisagé cette situation. Et le pire allait venir car, de toute évidence, le commandant de Police ignorait totalement que le décès de son petit neveu était en fait un meurtre !

— Merde... Je me sens tout... con... Je ne sais pas quoi vous dire...

— Dites-moi déjà si le médecin vous a dit que Matthias avait souffert, implora presque Logan Malverne.

— N...non.

L'hésitation et le mal-être d'Anselin provoquèrent un déclic chez le policier. Il fut rapidement convaincu que le gendarme lui cachait quelque chose.

— Il y a quelque chose que vous ne voulez pas me dire, monsieur Garnéro ?

Au lieu de répondre, Anselin poussa un soupir de dépit tout en levant les yeux au ciel.

— Q... Qu'y a-t-il ? ânonna le commandant de Police.

Après une brève hésitation, Anselin invita le fonctionnaire de Police à pénétrer dans le logement. Il l'entraîna jusqu'à la cuisine. Thibault Le Dréneq réagit le premier.

— Logan ?... Qu'est-ce que tu fous là ? Tu n'as pas assez de cadavres sur ton secteur ? Remarque si tu t'ennuies, je n'aurais rien contre le fait que tu nous files un coup de main sur cette affaire de merde !

— Thibault ! Tais-toi !

Fidèle à sa réputation, Le Dréneq venait de commettre sans le savoir un impair de taille. Le rappel à l'ordre d'Anselin fut cinglant. Il eut pour effet de le faire immédiatement taire. Ce dernier resta un moment bouche bée, puis parvint à se délier la langue :

— Ben, qu'est-ce que t'as à m'engueuler comme ça ? T'as un problème ?

Au lieu de tenter de se justifier, Anselin se contenta simplement de rétorquer.

— Matthias Person est le neveu du commandant Malverne.

*

Au supermarché de Kerhann, l'agitation était à son comble en ce début de samedi après-midi glacial. Au grand plaisir du directeur, les rayons se vidaient à vue d'œil de leurs marchandises. Parmi la clientèle, Sylvie Meunière ne dénotait pas. Avec assurance, elle saisissait un à un les différents produits aux emballages tous plus racoleurs les uns que les autres.

C'est en se retournant qu'elle le vit. Il se tenait fier, comme elle en avait perdu l'habitude. Elle resta immobile, tenant à la main, au-dessus de son caddie, un petit pot de crème fraîche qu'elle ne parvenait pas à se décider à déposer parmi ses achats.

— C'est... c'est toi?... balbutia Sylvie Meunière.

— Oui... Je n'ai jamais eu de frère jumeau, que je sache !

— Tu... tu as un souci ? Tout va bien ?

— J'ai décidé de me reprendre. Je suis venu faire les courses avec toi ! Tu es contente ? demanda André Meunière, un vrai sourire aux lèvres.

— Comment peux-tu en douter ? Je suis fière de toi... et heureuse.

Enfin, Sylvie Meunière se décida à déposer le petit pot de crème fraîche dans son panier et saisit délicatement la main de son mari. Ce contact charnel lui avait manqué pendant de si longues semaines. Elle sentit une bouffée de joie lui nouer la gorge.

Mais, soudainement, le visage d'André Meunière se transforma. Son regard semblait refuser de quitter le contenu du panier. Intrigué, Sylvie Meunière y jeta un œil et comprit aussitôt le malaise qui semblait emporter son mari.

— Je n'en ai pas trouvé d'une autre marque et, demain ou après-demain, je compte nous faire un bon petit plat à la crème... rien que pour nous deux, mon chéri !

Malgré l'intonation langoureuse de Sylvie Meunière, l'homme affichait toujours une nette contrariété.

— Allez !... N'y pense plus !... Ce n'est pas parce que je vais faire de succulentes escalopes de dinde avec de la crème fraîche de chez «Lait Plaisirs» que cela doit nous gâcher notre repas !... Hein ?... S'il te plaît, souris-moi !... Allez, on finit les courses, je poste deux ou trois courriers, et après, on se fait un petit tour en ville, comme avant, tels de jeunes amoureux ! Qu'en dis-tu ?

Quelques secondes furent nécessaires pour que le rictus de la contrariété ne s'effaçât du visage d'André au profit d'une expression joviale. André Meunière dégagea une certaine fierté à surmonter ce déplaisir. Il avait décidé de tirer un trait sur son passé de cadre dans cette fichue entreprise... là où il s'était investi corps et âme pour en être jeté comme une vieille paire de chaussettes trouées. Grégoire Duplexan l'avait licencié sans autre forme de procès. Il lui avait gâché sa vie professionnelle. Pour rien au monde, il ne laisserait Lait Plaisirs détruire son couple.

C'est pour cela qu'il avait décidé d'agir. Non ! Mieux que cela ! Il avait décidé de réagir ! Alors, sans plus attendre, il enlaça sa femme, sans retenue. Qu'importe si le lieu ne se prêtait pas à un tel débordement de sentiments. Qu'importe si, dans son dos, il entendit un jeune garçon dire à sa mère :

— Tu as vu maman ! Ils sont amoureux comme toi avec papa !

— Chut ! Enfin, Jérôme ! Veux-tu te taire ! Ce n'est pas poli de parler des gens comme ça !

— Mais maman... je n'ai rien dit de mal !

— Non bien sûr, mon chéri, rassura Mélanie. C'est juste que tu pourrais être discret quand tu parles des gens qui t'entourent ! Certains pourraient mal le prendre !

— Mais pourquoi ? Ce n'est pas mal de dire des autres qu'ils sont amoureux !...

Mélanie ne sut que répondre. Pour toute réplique, elle passa la main dans les cheveux de son petit bonhomme et lui demanda :

— Ce n'est pas grave ! N'en parlons plus ! Peux-tu m'attraper un petit pot de crème fraîche ? Je vais faire une quiche pour ce soir !

— Lequel maman ? questionna Jérôme.

— Peu importe... ils sont tous de la même marque, alors... !

*

— Excuse-moi Logan... J'étais loin de me douter que tu pouvais être concerné aussi directement par ce drame ! tenta de se justifier platement le chef Le Dréneq.

— T'en fais pas, Thibault... Tu ne pouvais pas le deviner...

— Ça ira ?... demanda délicatement Anselin.

Le commandant de Police lui adressa un regard où se mêlaient tristesse et fierté. Pour rien au monde, Logan Malverne ne souhaitait laisser transparaître un quelconque signe de faiblesse. La légendaire

compétition Police/Gendarmerie y était certainement pour quelque chose.

Pour cette raison, le policier tentait de se montrer le plus à l'aise possible au milieu de ses collègues de la « maison d'en face ». Et surtout, le gendarme Garnéro, qui s'était présenté comme le directeur de cette enquête, lui paraissait se comporter de façon réellement prévenante à son égard. C'est alors que l'évidence de la situation lui vint en pleine face.

— Au fait, monsieur Garnéro !... Vous m'avez bien dit que vous étiez le directeur d'enquête ?!

— Oui... répondit Anselin, étonné.

— Si mes informations sont bonnes, Matthias est mort des suites d'un malaise !? Dans ce cas, à moins qu'il ne s'agisse de simples vérifications de routine, pour quelles raisons, avez-vous ouvert une enquête ?

Logan Malverne remarqua aussitôt la gêne qui s'empara de son interlocuteur. Baissant la tête, Anselin se passa la main dans les cheveux et s'assit, en partie, sur le plan de travail de la petite cuisine.

— Monsieur Malverne...

— Si cela ne vous dérange pas, j'aimerais autant que nous nous appelions par nos prénoms. Cela devrait simplifier nos relations. Et pourquoi ne pas nous tutoyer ? interrompit le commandant de Police.

— Au contraire ! Ça commençait à devenir un peu lourd tous ces « monsieur »... Pour ma part, mon prénom est Anselin ! Je te présente Jean-Jacques Cavalli et son neveu Damien !

— Son neveu ?... s'étonna le policier.

— Oui, son neveu, mais c'est une longue histoire... On pourra en reparler plus tard, si tu le veux bien. Pour l'heure, je vais répondre à ta

question. Il serait peut-être bon que tu prennes une chaise...

Sans tenir compte du conseil, Logan Malverne se campa solidement sur ses jambes. Croisant les bras, il toisa Anselin du regard, l'engageant à poursuivre.

— Comme tu veux... lâcha simplement Anselin. C'est quelque peu délicat mais, dans la mesure où nous faisons le même boulot, je pense qu'il est inutile d'y aller par quatre chemins. Matthias n'est pas mort des suites d'un malaise mais, selon le médecin du Samu... d'un empoisonnement !

— Q... quoi ?! Matthias ?! Empoisonné ?! Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?!

— Hélas, Logan ! C'est tout ce que tu veux, sauf des conneries, comme tu dis ! Le médecin du Samu et le légiste nous l'ont affirmé haut et fort ! assura Thibault Le Drénec.

— Matthias empoisonné...! répéta le policier comme pour mieux s'en convaincre. Qu'est-ce que c'est que ce délire ?... Et... et de quel genre de poison s'agirait-il ? De la mort aux rats ?...

— Non... du cyanure ! répondit Jean-Jacques Cavalli, qui était volontairement resté en retrait.

— D... du... du cyanure ?!... s'étrangla presque Logan Malverne en s'adressant au vieux gendarme avec une expression de totale incompréhension.

Tout en dodelinant de la tête, Anselin laissa le commandant de Police ingurgiter l'incroyable révélation. Toujours debout, le policier sentit ses jambes se dérober. Ses épaules s'affaissèrent et ses yeux restèrent un moment à fixer le visage d'Anselin. Émergeant peu à peu de sa torpeur, il plongea son

regard dans celui du gendarme. Puis, d'une voix posée et froide, il lança :

— Je veux enquêter avec vous !... Je veux trouver avec vous le salaud qui a fait ça ! Et puis, je doute que la Gendarmerie soit capable de mener à bien une telle enquête !

Thibault Le Drénec réagit le premier.

— Dis donc, Logan ?! Je ne te connaissais pas aussi rétrograde. Tu es en retard d'une guerre ! C'est fini le temps où tout le monde pense que les gendarmes sont à la botte des policiers ! Je te trouve bien présomptueux et plutôt limite sur ce coup-là !

Anselin, qui parvenait à peine à digérer la désagréable réflexion, intervint les lèvres serrées par la contrariété :

— On ne se connaît pas vraiment, Logan... Mais, je prends pour moi ce que tu viens de dire. Je vais juste te rappeler quelques règles fondamentales. Premièrement, je suis Officier de Police Judiciaire au même titre que toi. Deuxièmement, je connais très bien mon boulot, et il n'y a aucune raison pour que je le connaisse moins que toi ou que n'importe quel autre policier. Troisièmement, ce n'est pas moi qui ai mis en place les compétences territoriales... Or, jusqu'à preuve du contraire, ici, tu es en zone Gendarmerie ! Ne l'oublie pas !... Enfin, pour conclure, je crois bon devoir te rappeler également qu'il n'y a que le magistrat qui pourra éventuellement nous dessaisir de cette enquête ! Certes, comme dans tout métier, la Gendarmerie compte parmi ses rangs son lot d'incompétents et de bons à rien ! Mais je ne crois pas que la Police en soit exempte ! En tous cas,

moi, jamais je ne me permettrais de te le faire remarquer !...

La colère d'Anselin était perceptible. Piqué au vif par l'intervention de Logan Malverne, il n'avait pu retenir son indignation. Dans une ambiance lourde, les deux hommes se faisaient face. Trop fortement impliqué, le commandant de Police persista :

— Je n'ai pas envie que quelqu'un foire cette enquête et que l'on ne retrouve jamais l'assassin de mon petit neveu ! Nous avons plus l'habitude dans la Police !...

— Mais, tu le fais exprès ou quoi ! fulmina Anselin. Je n'ai pas pour habitude de me vanter mais, pour ta gouverne, c'est moi qui ai solutionné les trois affaires de meurtres de la région de ces deux dernières années ! Tu peux me dire ce que tu as eu comme affaires d'homicides ces derniers temps ?!

Jean-Jacques Cavalli n'avait jamais vu son ami dans une telle fureur. Toutefois, le très fort désagrément du discrédit qu'avait jeté le commandant Malverne sur la Gendarmerie l'expliquait en grande partie. Il ne fut pas étonné de l'entendre poursuivre ses invectives.

— Et quand bien même tu aurais eu à en traiter plus que moi, ce dont je doute... qu'est-ce qui te permet de penser que je pourrais être plus mauvais que toi ?! Hein ?!... Alors un conseil ! Ou tu reviens immédiatement à de meilleures intentions ou tu dégages d'ici ! Je pense être assez clair ! De plus, je te fais remarquer que pendant que tu me déblatères toutes tes conneries, personne ne bosse pour retrouver le taré qui a mis du cyanure dans le yaourt de ton neveu !

Logan Malverne était quelqu'un d'intelligent. Il analysa rapidement tout le fiel du gendarme, et tenta d'imaginer la scène en inversant les rôles. Il comprit qu'il avait été trop loin. À la place d'Anselin, il aurait très certainement réagi de la même manière. Il fut même convaincu qu'il en serait déjà arrivé à jeter manu militari le «trouble-fête» hors de l'appartement. Ses paroles, empreintes de gêne, atteignirent Anselin.

— Putain... excusez-moi...je ne sais plus ce que je dis... Mon petit Matthias...

Un flottement bercé d'ambiguïté s'installa dans le petit appartement de Martine Person. Anselin s'en voulut de ne pas avoir pris en compte la terrible douleur morale du policier. Ce fameux mal-être qui vous faisait perdre toute lucidité. Thibault Le Dréneq fut le premier à désamorcer l'ambiance électrique.

— Écoute, Logan. On comprend ton inquiétude et ta peine, mais si tu veux bosser avec nous il faut que tu te reprennes rapidement et que tu aies confiance en nos compétences. Je t'assure... avec Anselin, tu n'as rien à craindre. Il connaît son boulot !

— Ça suffit ! Je n'ai pas à me justifier ni à prouver ce que je vau ! lança Anselin sans animosité mais avec fermeté. Que tu le veuilles ou non, la Gendarmerie prend en compte cette affaire, et c'est moi qui me chargerai de sa direction. Libre à toi de l'accepter ou non !... Je veux bien tirer un trait sur ce qui vient de se passer, mais je n'accepterai pas que cela se reproduise ou que quiconque, flic ou non, conteste notre action !

— Tu as raison, déclara le commandant Malverne. Si on échangeait nos rôles, je crois que je n'aurais, pas apprécié non plus ce que je t'ai dit. Je te

présente mes excuses... mais je réitère ma demande : Laissez-moi enquêter auprès de vous !...

Anselin jeta un œil en direction de Jean-Jacques Cavalli et de Thibault Le Dréneq. Il cherchait dans leur regard un appui... une aide. Tous deux détournèrent la tête, laissant à Anselin le soin de la décision.

— Je perdrais mon temps en te rappelant que, sur le plan de la saisine et de la compétence territoriale, ce n'est pas possible ! Ta hiérarchie, comme la mienne d'ailleurs, ne l'accepteraient pas ! Tu n'as aucune raison officielle de te mêler à cette enquête, et surtout... tu y es personnellement impliqué ! Il s'agit de ton neveu, tout de même !

— Je saurai rester impartial ! assura le policier.

— Je n'en doute pas ! rétorqua Anselin. Mais, quand bien même, tu aurais une saisine officielle, jamais le Parquet ne voudra te laisser sur cette affaire en raison de ton lien de parenté !

— Si on ne leur dit rien, ils ne le sauront pas !... lança le commandant Malverne avec une expression volontaire.

Anselin se tourna à nouveau vers Cavalli chez qui il espérait, en raison de sa grande expérience, détecter une once d'aide. À sa réaction, il comprit que le même doute et la même hésitation tourmentaient son ami. Se tordant les lèvres, il réfléchit à toute vitesse. Redressant enfin la tête, il lança :

— Bon...d'accord ! Et puis, même sans mon accord, je suis sûr que tu t'en serais mêlé ! Je me trompe ?... De toute façon, il y a un paquet d'investigations à effectuer. Nous ne serons jamais de trop ! J'accepte ton aide ! À une condition cependant.

— Laquelle ? demanda Logan Malverne, aussi satisfait que méfiant.

— Pas de publicité quant à ta présence auprès de nous ! Tu devras te montrer très discret. Tu nous communiqueras tous les renseignements que tu parviendras à glaner, et je m'engage, de mon côté, à en faire de même. J'ai toujours trouvé ridicule la soi-disant guerre entre Police et Gendarmerie. Je suis un homme de parole. J'espère seulement que tu l'es tout autant que moi !

— Anselin, je me porte garant de Logan ! trancha net Le Dréneq. On se connaît depuis quelques temps maintenant ! Et je sais que c'est également quelqu'un de confiance ! Vous devriez bien vous entendre !...

— Dans ce cas, fit Anselin, mettons-nous d'accord tout de suite. À aucun moment, ta participation à cette enquête ne devra être connue ! Et, autre exigence, en tant que directeur d'enquête, je te demande de ne rien faire sans m'en avoir parlé avant. Ça marche ?

— Aucun souci pour moi... Malheureusement... je suis obligé de demander une autre faveur !

Constatant qu'Anselin venait de froncer les sourcils, contrarié, Logan Malverne s'empressa de le rassurer et de lui préciser l'objet de sa requête.

— Tout comme chez vous, nous travaillons rarement seuls. Il s'avère que, pour ma part, depuis quelques mois, je fais équipe avec le lieutenant Dominique Varlatte. C'est quelqu'un de très efficace, et vous pourrez lui faire confiance autant qu'à moi !

— T'en penses quoi, Jean-Jacques ? demanda ouvertement Anselin.

La sérénité du vieux gendarme apportait à Anselin l'assurance des meilleurs conseils.

— Si j'étais à la place de Logan, j'aurais également fait des pieds et des mains pour participer à l'enquête. Et ne me dis pas le contraire en ce qui te concerne !... Imagines-tu qu'il puisse avoir une quelconque raison de saborder cette affaire ?

— Non, évidemment... reconnut Anselin.

— Dans ce cas, où est le problème ?

— Tu as raison. Il n'y a pas de problème.

Puis, après avoir adressé un franc sourire à Logan Malverne, Anselin lui tendit la main que le policier serra avec reconnaissance. Il poursuivit :

— Bon, avant de nous partager les rôles, je vais appeler le parquetier de permanence. À mon avis, il va faire des bonds lorsqu'il va apprendre cette nouvelle affaire !

— Pour ma part, précisa Logan Malverne, j'appelle mon épouse. Je vais l'informer de la situation sans entrer dans les détails. Elle ira à l'hôpital soutenir sa sœur dans cette épreuve.